

LES  
FILLES DE  
JOIE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Antunes Simoes, Lise

Les filles de joie

Sommaire: t. 1. Le Magnolia.

ISBN 978-2-89585-293-3 (v.1)

I. Titre. II. Titre: La Magnolia.

PS8601.N87F54 2013 C843'.6 C2013-940180-6

PS9601.N87F54 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

*Édition :*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

[www.lesediteursreunis.com](http://www.lesediteursreunis.com)

*Distribution au Canada :*

PROLOGUE

[www.prologue.ca](http://www.prologue.ca)

*Distribution en Europe :*

DNM

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



*Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.*

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Lise Antunes Simoes

LES  
FILLES DE  
JOIE

★  
*Le Magnolia*



LES ÉDITEURS RÉUNIS



# CHAPITRE 1

Les Boivin sortirent de l'église dans le même ordre que lorsqu'ils y étaient entrés. Le père, un grand homme à la démarche digne et au regard sévère, s'arrêta un instant pour remettre avec soin sur sa tête le chapeau qu'il avait tenu sur ses genoux pendant tout le service. Maurice, second fils de la lignée, devenu le bras droit du père depuis que l'aîné avait quitté la famille pour se marier, le talonnait de près. Suivaient ensuite les deux benjamins, Élias et Nathaël, et enfin la mère, accrochée au bras de Victoire, l'unique fille de la famille.

Le père embrassa d'un coup d'œil la foule qui s'écoulait par les portes grandes ouvertes de l'église. Ses yeux gris passèrent sans les voir sur les petites gens, qui s'éparpillaient déjà en direction des charrettes qu'on avait parquées le long de la grand-place. Qu'ils fussent simples paysans ou domestiques, ils s'asseyaient toujours sur les bancs du fond et étaient par conséquent les premiers à sortir, prêts à prendre le chemin des rangs éloignés où ils habitaient, ou bien se hâtant vers les grandes maisons où ils travaillaient afin de réchauffer le repas à temps pour le retour de leurs maîtres. Aux yeux d'un Boivin, ces gens n'avaient aucun intérêt.

En revanche, son regard pétilla lorsque les notables de la ville sortirent à leur tour. Il y avait là des médecins, des avocats, des notaires, de riches commerçants, tous entourés de leurs épouses et de leurs enfants. Comme chaque dimanche, commença alors une habile chorégraphie où l'on s'approchait de son voisin pour le saluer, s'attardant un instant à peine avant de se tourner vers un autre, afin que chacun reçoive son compte de saluts et de politesses, suivant son importance. C'était l'heure de la parade, l'heure où chacun réaffirmait son statut social et ses alliances.

Adémar Boivin, lui, ne bougeait pas. Posté sur la plus haute marche du parvis, son épouse et ses quatre enfants près de lui, il affichait un air distrait, comme si ses pensées étaient perdues dans un monde bien plus profond et plus vaste que celui du commun des mortels. Bien sanglé dans son costume sombre, avec son nœud de cravate à l'ancienne mode et sa canne à pommeau d'ivoire qu'il ne sortait que pour les grandes occasions, il soignait son allure pour attirer l'attention tout en affectant un noble détachement. La technique était efficace... Quelques amis vinrent s'entretenir un petit moment, tandis que d'autres, qui passaient tout près, le saluèrent d'un signe de tête. Mais, qu'ils s'arrêtent ou pas, ils faisaient preuve envers lui d'une déférence telle qu'on aurait pu le prendre pour le maire de Boucherville en personne.

Car Adémar Boivin était une sommité dans son domaine. Dans sa famille, on travaillait le bois depuis des générations, mais il avait été le premier à cesser de fabriquer des commodes ou des bancs d'église pour se consacrer à un art plus noble. Ayant appris le violon dans ses jeunes années, il avait développé pour cet instrument une passion si grande qu'il avait finalement réorienté la dextérité de ses mains d'ébéniste afin de devenir luthier. Depuis près de vingt-cinq ans maintenant, il ne manipulait plus que des bois précieux et tendres, dédiés à la réalisation d'instruments délicats.

Adémar le violoniste avait un talent modeste, dont il avait rapidement atteint les limites. Il le savait bien et il en avait gardé une certaine amertume. Il ne jouait que très peu, seulement en famille lors des grandes occasions, et encore, il fallait le réclamer longtemps. En revanche, Adémar le luthier avait gagné une renommée internationale ; on venait désormais de loin – New York, Baltimore – pour le voir. Il était devenu un luthier brillant et cette reconnaissance l'avait consolé de sa déception de n'être qu'un musicien ordinaire.

Il fabriquait presque exclusivement des violons et des altos, ne s'attaquant que rarement aux instruments plus gros. Au fil des

ans, il avait acquis un savoir-faire si unique qu'il avait attiré des musiciens de plus en plus célèbres. Sa renommée avait finalement atteint des proportions telles qu'il ne se déplaçait même plus chez ses clients, c'était chez lui, désormais, que se rendaient les familles riches et les musiciens professionnels qui souhaitaient une réparation, un ajustement ou un nouvel instrument.

Le fait de recevoir régulièrement ces artistes célèbres lui avait donné une aura toute particulière dans la petite ville de campagne où il s'était établi et où personne d'autre ne pouvait prétendre à de telles relations. À Boucherville, bien qu'il ne fût en réalité qu'un simple artisan, on le considérait comme un notable, ce dont il s'enorgueillissait intérieurement. Avec l'hypocrisie de celui qui a réussi et qui veut se sentir important, mais sans en avoir l'air, il faisait mine de se désintéresser des sujets qui agitaient la commune, tout en s'offusquant si l'on osait prendre une décision sans l'avoir consulté. On lui avait d'ailleurs plusieurs fois proposé un poste de conseiller municipal, ce qu'il avait toujours refusé, trop heureux de se faire désirer. Mais pour rien au monde Adémar n'aurait manqué sa petite parade du dimanche, après la messe, où chacun venait lui présenter ses respects. Lui qui passait ses journées reclus dans son atelier en profitait alors pour rappeler à tous la position sociale que sa célébrité lui conférait.

Le long de la place qui s'étendait du parvis jusqu'au fleuve, impatients de retrouver leurs prés, les chevaux attelés aux voitures piaffaient en entendant la voix de leurs maîtres. Mais les fidèles ne se pressaient pas pour rentrer chez eux et les groupes familiaux s'étiolaient à mesure qu'on croisait tel ou tel ami. En plein été, sous le vent tiède, on retrouvait avec plaisir les voisins que l'on n'avait pas vus depuis un moment, on se donnait des nouvelles ou bien on allait toucher un mot au père Thomas. Les enfants, fatigués d'être sages, jouaient à se poursuivre en riant parmi les adultes, tandis que les femmes se mêlaient entre elles pour bavarder tout en surveillant d'un œil leurs adolescentes.

Du côté des Boivin, en revanche, on ne s'éparpillait pas : le groupe se pressait autour du père comme des moutons près de leur berger. Il n'avait pas besoin d'être colérique pour exercer sur sa famille une autorité implacable. En public, il fallait sourire et saluer, répondre aimablement lorsqu'on nous adressait la parole, mais il n'était pas question de s'éloigner pour discuter avec les uns ou les autres sans avoir auparavant obtenu l'autorisation paternelle. Et, généralement, le père préférait garder son troupeau bien serré.

Tandis qu'Adémar continuait de serrer des mains, sa fille s'impatientait. Victoire savait à quel point son père aimait s'attarder. C'était chaque fois la même chose. Même si les Boivin n'étaient qu'à dix minutes à pied de l'église, la jeune fille n'avait pas le droit de rentrer seule ; elle devait attendre qu'Adémar en finisse avec ses petites mondanités et que toute la famille se mette en route d'un seul bloc.

Elle soupira, agacée. Une nouvelle dispute venait d'éclater entre Élias et Nathaël, les deux plus jeunes frères. Âgés de quatorze et quinze ans, ces deux garçons ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre... pas plus que l'un avec l'autre. Leurs chamailleries continuelles étaient leur mode d'expression habituel. Ils étaient passés maîtres dans l'art de se disputer à mots couverts pour ne pas trop attirer l'attention de leur père, qui les aurait inmanquablement fait taire, mais ils agaçaient prodigieusement leur sœur.

— Taisez-vous donc, tous les deux ! finit-elle par leur jeter. Maman, ne pouvez-vous pas leur dire quelque chose ?

Sidonie lança à sa fille un regard fatigué et haussa les épaules. La brave femme, qui ne vivait que dans l'ombre de son mari, n'avait aucune autorité sur ses enfants. Elle se contentait de se tordre machinalement les mains sur le manche de son ombrelle et de sourire à qui lui souriait.

Victoire, exaspérée, soupira de nouveau et tenta vainement de s'éventer du plat de la main. Avec son corsage de dentelle

blanche emprisonné dans un corset aux baleines implacables, recouvert d'une belle épaisseur de damas couleur prune, sa robe du dimanche, assez jolie, n'était absolument pas adaptée à la température du jour. Couverte des poignets jusqu'au cou, sans rien d'autre pour l'aérer qu'un sage décolleté carré sur la poitrine, la jeune fille étouffait sur ce parvis exposé en plein soleil. Le léger vent qui arrivait du Saint-Laurent n'y faisait rien.

— Je crois que j'ai oublié mon missel à l'intérieur, prétextat-elle pour s'éclipser. Puis-je retourner le chercher ?

— Tu n'attends pas de saluer ton frère ? Je l'ai aperçu, tout à l'heure, avec sa femme...

— Non, je le verrai plus tard. Je vais chercher mon missel.

Alors que sa mère glissait un regard vers son mari – toujours occupé à bavarder avec un de ces amis – pour quêter une approbation, la jeune fille n'attendit pas de réponse. Elle remonta les marches et rentra de nouveau dans l'église.



Il faisait plus frais à l'intérieur et les bancs étaient vides. Le jeune servant d'autel, après avoir rangé les objets liturgiques, avait déjà disparu pour aller retrouver ses amis. Il ne restait qu'une petite dame très âgée, toujours en prière. À moins qu'elle ne se fût tout simplement endormie. Sa silhouette était si tassée sur elle-même qu'il était difficile de faire la différence.

Victoire déambula quelques minutes, le nez en l'air. Les ornements bleus, blancs et or qui décoraient le plafond de l'église dataient déjà de quelques dizaines d'années, mais les dorures avaient conservé leur effet clinquant, un peu tapageur, qui faisait paraître l'église presque neuve.

Sur un pupitre, la grosse bible reliée était encore ouverte à la page lue par un paroissien pendant le service. C'était une épître de l'apôtre Paul aux Corinthiens que Victoire, perdue dans son imagination, n'avait écoutée que d'une oreille distraite. Le

lecteur avait lu le texte d'un ton monotone, butant sur plusieurs mots. Il n'avait pas fallu longtemps pour que l'assemblée se mette à rêvasser paisiblement, l'abandonnant à son sort. De toute façon, Victoire, même lorsqu'ils étaient lus avec un peu plus de conviction, ne s'intéressait que très peu aux récits bibliques. En revanche, ce qu'en avait dit le père Thomas dans son sermon lui avait paru bien plus intéressant.

Il faut dire que le père Thomas ne manquait pas de dynamisme. Arrivé à Boucherville depuis peu, il était encore tout rempli de l'importance de son rôle. Né dans la grande ville de Montréal, il avait fait de longues études et il était capable de pousser assez loin les réflexions théologiques sur lesquelles il s'appuyait pour écrire ses sermons. En plus d'être un orateur convaincant, c'était un idéaliste qui s'était donné pour mission d'éduquer ses fidèles et de les amener à revoir différemment les récits bibliques, comme s'il cherchait à dépoussiérer les vieilles traditions. Il offrait sur certaines paraboles un point de vue qui – pour une fois – sortait de l'ordinaire et suscitait la réflexion. Cela changeait agréablement de son prédécesseur, un vieux prêtre qui avait radoté les mêmes choses pendant des dizaines d'années avant de prendre sa retraite.

Tout juste trentenaire, le père Thomas avait amené un vent de renouveau sur la ville, qui avait d'abord effrayé un peu les bonnes gens avant de les conquérir tout à fait. Assez âgé pour savoir comment mener ses ouailles, mais encore trop jeune pour en être désabusé, il mettait tant de conviction dans ses prêches que les bigotes, séduites, lui prédisaient déjà un brillant avenir : pour les unes, il deviendrait saint ; pour les autres – plus prosaïques –, au moins évêque. En attendant, il se révélait déjà un bon meneur d'hommes : d'une main, il tenait fermement ses fidèles, tandis que, de l'autre, il dispensait généreusement conseils et attentions. Il comptait bien faire de sa paroisse un exemple de piété et il ne ménageait pas ses efforts, quitte à bousculer un peu ces esprits simples de paysans.

Victoire le trouvait fascinant. Pour elle, qui n'avait personne avec qui discuter sur certains sujets qu'elle qualifiait elle-même de « sérieux », ce prêtre était une source de stimulation et d'apprentissage bienfaisante. Comme la jeune fille n'avait plus l'âge d'assister aux leçons de catéchisme qu'il donnait tous les dimanches avant la messe, elle ne se faisait pas prier pour aller se confesser ; chaque fois, le père Thomas avait pour elle un mot spirituel ou une question qui mettait le cerveau de la jeune fille en ébullition.

— Mais pourquoi as-tu besoin de penser à toutes ces choses ? lui demandait souvent sa mère en levant les yeux au ciel avec un air exaspéré. Avec la religion, il ne s'agit pas de s'interroger, il s'agit de croire. Tu n'as qu'à croire, voilà tout !

Victoire ne trouvait rien à répondre. Elle savait seulement qu'elle avait faim de ces choses de l'esprit, et qu'elle dépérissait de ne pouvoir partager ce qui se passait dans sa tête avec qui que ce fût dans son entourage immédiat. Le père Thomas, au moins, lui apparaissait comme un interlocuteur précieux qui ne la regardait pas avec condescendance lorsqu'elle lui faisait part de ses interrogations, bien loin du quotidien ordinaire des femmes de la ville.

Une ombre passa sur les murs lumineux de l'église, indiquant que quelqu'un venait d'y pénétrer, ce qui fit sortir Victoire de ses songes. Elle tourna la tête et tressaillit.

C'était Germain.

La renommée d'Adémar Boivin lui valait de recevoir chaque année de nombreuses demandes d'apprentis en quête d'un maître qui leur apprendrait le métier. Certains ne venaient travailler pour lui que pendant quelques mois, mais les plus prometteurs restaient plus longtemps. Germain était de ceux-là.

Victoire l'avait vu s'éloigner un peu plus tôt, accompagné comme toujours de Simon, l'autre jeune apprenti, et elle pensait

qu'ils étaient déjà rentrés à l'atelier. Elle ne s'attendait pas à ce que Germain tente de lui parler ici, au beau milieu de l'église.

— Qu'est-ce que tu fais là? lui chuchota-t-elle, soudain nerveuse, lorsque le jeune homme l'eut rejointe. Je croyais que tu étais parti.

Il lui offrit un sourire rayonnant.

— J'avais envie de te voir, c'est tout, dit-il en lui prenant la main pour la serrer doucement.

— Ici?

— Justement, qu'y a-t-il de plus innocent que de bavarder dans une église?

En dépit de son apparente assurance, Germain coula un regard en direction de la vieille, toujours tassée sur son banc. Comme elle ne réagissait pas du tout, le jeune homme reprit, en chuchotant plus bas encore :

— Est-ce qu'on peut se voir, cette après-midi?

— Je ne sais pas. Je vais voir si je peux m'absenter. D'ici là, tu ferais mieux de partir, je n'ai pas envie qu'on nous trouve ensemble.

Elle dégagea sa main et Germain la laissa faire en hochant la tête avec soumission. Il se contenta de lui envoyer un baiser du bout des doigts, puis il s'éloigna en silence.



Pour Adémar, les affaires tournaient rondement. Propriétaire d'une grande maison confortable, il avait racheté la petite boutique attenante et y avait fait installer son atelier de lutherie, où il passait ses journées vêtu de sa blouse grise et de son tablier de travail, parmi les outils et les odeurs de vernis. Il aurait bien sûr souhaité céder son affaire à l'aîné de ses fils, Joseph, mais Adémar s'était rapidement rendu compte que

celui-ci n'avait aucun talent pour le travail du bois, aussi avait-il abandonné ce projet. Il avait laissé son fils choisir une carrière de commerçant sans plus se soucier de lui. Son art était son unique priorité, il n'aurait jamais risqué de voir sa renommée ternie par un héritier médiocre.

Il avait alors reporté tous ses espoirs sur son fils cadet, Maurice, qui se montrait plus prometteur. Bien qu'Adémar fût un maître exigeant et que le travail à l'atelier sous sa surveillance constante ne fût pas facile, le garçon se réjouissait d'avoir été choisi pour lui succéder. Très conscient de sa position, Maurice travaillait dur, imitait son père dans ses moindres gestes et cherchait par tous les moyens de lui prouver ce dont il était capable. Pour le moment, Adémar Boivin était seul maître à bord, mais cela n'empêchait pas le jeune homme de se gonfler de sa petite importance, même si elle n'était qu'apparente : il jouait au sous-chef, donnait des ordres avec un goût évident pour le pouvoir, et approuvait systématiquement ce que disait son père en attendant le jour où le vieux lion lui céderait du terrain. Maurice avait de quoi bomber le torse : à vingt ans à peine, il venait d'être nommé contremaître et il se rengorgeait comme un jeune coq.

Entre le père et son bras droit, le repas dominical fut, comme c'était souvent le cas, profondément ennuyeux, malgré la présence de Germain et de Simon, les deux apprentis, qu'on invitait toujours à se joindre à la famille pour cette occasion.

Sous le regard gris sombre du maître luthier, chacun mangeait en silence, lançant ici et là un sujet de conversation qui mourait très vite faute d'être alimenté. Adémar Boivin contrôlait tout ce qui se disait autour de sa table et mettait fin sans la moindre délicatesse aux conversations qui ne l'intéressaient pas ou qu'il jugeait superficielles. Comme il ne parlait jamais politique avec sa famille – incapable, selon lui, d'un avis pertinent – et qu'il s'intéressait encore moins aux commérages qui composaient l'essentiel de la vie quotidienne de

Boucherville, les repas en sa présence étaient bien ternes. Habités, les membres de la famille en avaient pris leur parti. Même Élias et Nathaël se tenaient tranquilles.

— Papa, puis-je sortir cette après-midi ? demanda Victoire après un moment.

— Pour aller où ? demanda celui-ci d'un ton monocorde.

— Célia m'a invitée à passer la voir, mentit-elle. Comme c'est dimanche...

— Mmm...

Ce fut le seul commentaire d'Adémar, mais sa fille choisit de considérer cela comme une approbation et elle lui répondit d'un sourire aimable, qu'elle voulait chaleureux et parfaitement innocent. Elle évita soigneusement de regarder Germain, sous peine de se trahir. Ce dernier fit la même chose ; à l'autre bout de la table, près de Simon, il ne broncha pas et continua d'avaler son assiette sans lui adresser un seul regard.

C'était sans compter le sous-chef.

— Où comptez-vous aller, toutes les deux ? demanda Maurice d'un air méfiant.

— Je ne sais pas encore. Sans doute, nous promener au bord du fleuve.

— Alors, ne rentre pas trop tard.

Victoire serra les dents. Elle détestait lorsque son frère, qui n'avait que trois ans de plus qu'elle, adoptait ce comportement paternaliste ridicule, mais elle avait appris à ne jamais provoquer une dispute en présence de son père. Elle garda donc ses réflexions pour un face-à-face privé avec Maurice, où généralement le jeune homme faisait moins le fier.

Heureusement, Adémar se chargea de remettre lui-même le petit sous-chef à sa place, en l'arrêtant d'un geste sec de la main.

— Laisse, Maurice, fit-il avant de se tourner vers sa fille. Et toi, dis à ton amie que tu dois rentrer pour six heures.



Après le repas, Adémar se retira seul avec ses violons, les deux apprentis remontèrent dans l'attique – un grenier aménagé au-dessus de l'atelier, où ils logeaient – et le reste de la famille se prépara pour aller rendre visite à Joseph et à sa femme.

Victoire, avant de partir, monta en vitesse dans sa chambre.

Sur le rebord de sa fenêtre s'alignait une collection de petites sculptures délicates en bois. Certaines étaient peintes de couleurs vives, d'autres recouvertes de vernis teintés, d'autres encore simplement en bois nu. Toutes étaient ses propres créations.

Très jeune, déjà, en voyant ses frères travailler dans l'atelier paternel, Victoire avait essayé de les imiter. Elle n'avait pas douze ans quand elle avait saisi sa première gouge pour sculpter un motif de fleur en bas-relief dans une planche de pin, de celles qu'on utilisait pour presser les pièces de violon pendant le séchage. C'était Joseph qui, le premier, avait eu la patience de montrer à la petite fille comment tenir les outils correctement. Elle s'était amusée une après-midi entière, seule avec son frère dans le silence de l'atelier, jusqu'au moment où leur père était rentré. Il n'avait rien dit, mais il avait jeté un regard un peu méprisant sur le travail que la petite Victoire, toute fière, lui avait montré.

— Ne perds pas ton temps avec cette enfant, avait dit Adémar à son fils aîné d'un ton réprobateur, et concentre-toi plutôt sur tes volutes. Celle que tu as terminée hier est loin d'être satisfaisante, tu m'as encore gâché du bon bois...

Ce jour-là, la fleur maladroitement exécutée avait fini au feu, avec le reste du bois inutilisé de l'atelier. Mais Victoire, jeune et pleine d'enthousiasme, ne s'était pas découragée. Joseph lui avait répété ce qu'il avait appris de son père et elle avait fidèlement reproduit tout ce qu'elle pouvait. Elle avait réclamé un cahier et des crayons, et dessiné pendant des heures les motifs qu'elle voulait sculpter. Elle s'était rapidement désintéressée des bas-reliefs qu'on réalisait dans les planches de pin ou d'érable, qui lui semblaient trop faciles, et s'était attaquée aux sculptures tridimensionnelles. Elle avait même une fois emprunté un couteau de cuisine pour tailler dans un tasseau de bois un morceau de colonne torsadée, un épisode dont elle s'était tirée avec une sérieuse entaille au doigt et une punition pour avoir complètement émoussé la lame du couteau. Persévérante, elle avait pourtant continué.

Elle commençait à peine à apprendre le travail du bois que, déjà, elle y montrait un talent indéniable. Ses frères aînés, Joseph d'abord, puis par la suite Maurice, ne tardèrent pas à reconnaître ce don, avec parfois un peu de jalousie : même si elle ne possédait pas toutes les connaissances qu'Adémar leur transmettait à l'atelier, Victoire avait dans les mains une dextérité naturelle qu'ils devaient, eux, acquérir laborieusement à force de temps et de pratique.

Pour autant, Adémar ne s'intéressa jamais à ce qu'il considérait comme un passe-temps bien étrange pour une demoiselle de cet âge. Il ne le tolérait que dans la mesure où Victoire se tenait à l'écart de l'atelier et ne gênait pas le travail des apprentis. Joseph avait plusieurs fois signalé à leur père qu'elle était bien plus douée avec le bois qu'il l'était lui-même malgré sa plus grande expérience, ce à quoi Adémar avait un jour répondu avec moquerie :

— Ce n'est pas difficile d'être plus doué que toi, mon garçon, étant donné le misérable travail que tu produis. Heureusement que je peux au moins compter sur ton frère...

Joseph avait baissé la tête, mais, avant de se soumettre complètement, il avait fait une dernière tentative.

— Ne voulez-vous pas laisser à Victoire une chance de vous montrer ce dont elle est capable ?

Adémar avait éclaté de rire.

— Et que veux-tu que je fasse d'un tel talent ? Ce n'est qu'une fille, elle n'aura jamais sa place dans mon atelier.

Victoire, qui se trouvait au même moment dans la pièce voisine, n'avait rien perdu de la conversation. Cela avait mis un terme définitif à ses espoirs de voir son père s'intéresser à son travail et confirmé la sensation qu'elle avait toujours eue de passer en dernier dans les préoccupations d'Adémar – bien loin derrière ses quatre frères. Pendant les années de son enfance, elle avait souvent cherché à attirer l'attention de ce père qui ne se souciait pas d'elle ; mais à compter de ce jour-là, elle abandonna toute nouvelle tentative et devint de plus en plus secrète.

Elle se vengea du désintéret paternel à sa façon, en refusant de continuer les leçons de violon qu'Adémar faisait prendre à chacun de ses enfants depuis leur plus jeune âge. Cela ne se fit pas sans heurts, car le luthier supportait mal qu'on lui tienne tête et n'appréciait pas du tout ce qu'il prit pour un caprice d'adolescente. Mais Victoire, astucieuse, avait négocié de remplacer le violon par le piano. De cette façon, son éducation musicale continuait et Adémar ne pouvait plus rien trouver à y redire.

La jeune fille continua donc à griffonner des dessins sur ses cahiers et à sortir ses gouges et ses rabots pour travailler les pièces de bois qu'on l'autorisait à prendre à l'atelier. Elle aimait ce travail un peu masculin qui la distinguait des autres filles de son âge, et elle goûtait particulièrement le fait de tenir tête – quoique de façon indirecte – à son père. Quand elle s'asseyait dehors, sur les marches de la porte arrière de la

cuisine, et qu'elle mettait son vieux tablier de luthier pour travailler sur ses genoux un morceau de bois, sa mère ne manquait pas de lever les yeux au ciel, mais elle ne disait rien. La pauvre Sidonie avait compris depuis longtemps que lorsque sa fille avait une idée en tête, rien ne pouvait l'en détourner. Et malgré elle, elle admirait les créations qui sortaient, toutes lisses et toutes polies, des mains de sa fille.

Dans sa chambre, Victoire n'accorda qu'un bref regard à sa collection de statuettes. Elle saisit l'une d'elles, l'enveloppa dans un mouchoir et la fourra dans la poche de sa robe avant de redescendre.



Joseph avait très vite su qu'il décevrait son père et que son temps à l'atelier était compté.

Il avait pourtant toujours fait preuve d'une désespérante bonne volonté. Docilement, il avait appris tout ce qu'il y avait à apprendre sur la théorie musicale, la qualité des bois, les mesures des instruments. Il connaissait par cœur les soixante et onze petites pièces qui composaient un violon ; il ne se trompait jamais sur l'essence à employer pour fabriquer chacune d'elles, mais il n'y avait rien à faire : ses mains restaient malhabiles, son œil ne voyait pas les différences subtiles qui distinguaient un excellent instrument d'un plus ordinaire. Ni son oreille ni son cœur ne ressentaient les sons uniques, aux nuances délicates, qui s'échappaient pour la première fois des violons nouveau-nés.

Adémar s'obstina pendant plusieurs années, convaincu que si son aîné avait fini par apprendre à appliquer convenablement les couches de vernis, il finirait à la longue par acquérir le même œil exercé pour juger du bombé d'une table ou du délié d'une volute. Le temps passa pourtant, envenimant lentement les relations entre père et fils lorsque, au terme d'une discussion houleuse avec Adémar, Joseph finit par raccrocher définitivement son tablier de luthier pour se trouver une autre profession.

L'intelligence du jeune homme se trouvait dans sa tête, pas dans ses mains. Un drame pour un apprenti luthier...

Il fit cadeau à Victoire de ses outils de travail. Deux ans plus tard, il épousait Faustine, une fille du pays, et s'installait avec elle à l'autre bout de la ville.

La famille Boivin venait lui rendre visite chaque dimanche, surtout depuis que le petit Adémar était né. C'était un beau bambin qui commençait maintenant à parler et qui trottait partout dans la maison, pour le plus grand désespoir de sa mère, déjà enceinte d'un deuxième enfant. Sidonie, en revanche, ne jurait plus que par son petit-fils, dont elle était folle. Dans la vie monotone qui était la sienne, les dimanches occupaient une place toute particulière, car pendant quelques heures elle pouvait se laisser aller à d'infinis épanchements maternels sur un enfant qui était encore trop petit pour la trouver envahissante, et ce, sans risquer de se faire reprendre par son mari. Maurice, Élias et Nathaël participaient aussi aux visites, moins pour materner que pour voir leur frère, quoique les deux plus jeunes se lassaient assez vite de ces réunions de famille et finissaient généralement par se chamailler dans un coin. Quant à Victoire, elle ne se faisait jamais prier, car elle aimait beaucoup la compagnie de Faustine, pas beaucoup plus âgée qu'elle.

Ce jour-là, pourtant, comme cela lui arrivait parfois, la jeune fille écourta sa visite en rappelant à tous qu'elle avait promis de se rendre chez son amie Célia. Elle laissa donc sa mère et ses frères, planta quelques baisers sur les joues du petit Adémar, puis elle quitta gaiement la maison.

Elle continua alors son chemin jusqu'au bout de la rue Saint-Charles, mais au lieu de prendre à droite, en direction de la maison de son amie Célia, elle bifurqua vers le fleuve. Plusieurs fois, elle mit la main dans la poche de sa robe, comme pour s'assurer machinalement qu'elle n'avait pas oublié la petite sculpture.

En suivant le chemin qui longeait le Saint-Laurent, Victoire finit par dépasser les dernières maisons serrées de la petite bourgade et arriva dans un pré où ruminait un troupeau de vaches. Au bout se trouvait une grange, à demi cachée par les arbres qui bordaient le fleuve et encadraient le pâturage. L'endroit appartenait aux Massicotte, des relations de sa famille que Victoire connaissait depuis toujours. Enfant, elle était souvent venue jouer près de cette grange avec ses frères et les enfants du village, avant que son statut de jeune fille ne lui interdise les jeux en plein air et ne la confine aux robes sages et aux choses raisonnables.

Au lieu de contourner la grange pour passer par l'entrée principale, Victoire resta sur le sentier et passa par la porte arrière, celle qui donnait sur le fleuve. Habitée des lieux, elle tira adroitement vers elle le lourd panneau de bois en évitant ainsi d'en faire grincer les gonds, puis elle se glissa à l'intérieur.

Dehors, les vaches continuaient de ruminer paisiblement. Elles étaient les seules à avoir vu cette jolie demoiselle en habit du dimanche se faufiler comme une voleuse dans la grange presque vide, où l'on n'avait pas encore entreposé le fourrage pour l'hiver.



Victoire hésita une seconde, le temps que son regard s'habitue à la pénombre. On laissait parfois traîner des outils dans le passage, près de cette porte rarement utilisée, et elle ne tenait pas à arracher son jupon ou à s'écorcher la jambe en s'avançant trop vite.

Une fois que ses yeux se furent adaptés à la faible lumière qui filtrait par le dessous des grandes portes principales et les quelques lucarnes qui trouaient la façade, elle retrouva ses repères et se dirigea sans hésiter vers la grosse échelle qui menait au grenier à foin. Relevant sa jupe d'une main, elle grimpa avec agilité et, une fois le haut atteint, fit résonner ses talons sur le plancher.

Dans le fond du fenil, il ne restait qu'un peu de paille grossière, de celle qu'on ne donne aux bêtes que lorsque l'hiver a été long et que toute la réserve de foin odorant a été consommée.

— Ne me dis pas que tu dors ! s'exclama Victoire, les poings sur les hanches, avec un faux air outré.

— Mmm... Tu as été longue, lui répondit une voix ensommeillée.

La paille s'agita un instant, puis un grand corps apparut et s'étira mollement avant de venir à la rencontre de la jeune fille. Germain avait la silhouette maigre de ces garçons qui ont quitté leur mère depuis trop longtemps.

Il prit Victoire dans ses bras et lui colla quelques baisers sonores dans le cou. La jeune fille sourit, lui vola un baiser à son tour, puis elle se dégagea un peu pour plonger la main dans sa poche.

— Tiens, regarde ce que je t'ai apporté. Je l'ai terminé hier.

Elle tira de sa robe la sculpture qu'elle avait soigneusement enveloppée dans son mouchoir et la tendit à Germain. Celui-ci chercha d'abord un peu de lumière en s'approchant d'une lucarne qui donnait sur le fleuve, puis il ouvrit le mouchoir.

C'était un petit cheval, cabré comme s'il était en train de jouer, les pattes un peu écartées, le cou bien arqué et le museau plongeant avec élégance vers l'avant. La queue et la crinière, stylisées, accentuaient l'impression de mouvement. Quant à la tête, bien que la sculpture complète ne fût pas plus grande que la paume de la main, elle contenait malgré tout assez de détails délicats, avec ses minuscules naseaux et ses deux petits yeux troués.

Un sifflement admiratif s'échappa des lèvres du jeune homme.

— Joli ! Tu as vraiment bien réussi la tête... C'est de l'épicéa ?

— Oui...

— J'aime aussi beaucoup la silhouette, il est très équilibré.

— C'est notre jument qui m'a servi de modèle.

— Vraiment ?

— Oui, je l'ai observée longtemps pour être certaine des muscles et des proportions. Mais la position vient de son poulain, celui qu'elle a eu il y a trois ans et qu'on a vendu à la foire.

— Ma foi, tu as un excellent sens de l'observation !

Victoire rougit de plaisir sous le compliment.

— Est-ce que ton père l'a vue ? demanda Germain.

— Non, répondit la jeune fille en pinçant aussitôt les lèvres. Il ne s'intéresse pas à ce que je fais. Et puis il se serait tout de suite rendu compte que j'avais pris ce morceau dans son atelier et il en aurait fait tout un scandale.

— C'est dommage, il admirerait sûrement le travail.

— Il l'admirerait si c'était mon frère ou toi qui l'aviez réalisé. Avec moi, il le mettrait de côté avant de parler d'autre chose...

Sentant que le ton de la jeune fille se faisait plus sombre, Germain préféra changer de sujet.

— Tant pis pour lui, alors. Il est bien bête. Est-ce que tu me le donnes ? demanda-t-il, en caressant doucement le petit cheval de bois avant de le remettre dans le mouchoir.

— Oui, c'est pour toi que je l'ai fait.

Germain eut un large sourire et revint vers Victoire pour l'embrasser de nouveau.

— La prochaine fois, j’essaierai de te trouver un beau morceau d’ébène pour que tu essayes. Mais tu verras, c’est beaucoup plus difficile à sculpter.

— C’est un défi ? rétorqua-t-elle aussitôt, le regard pétillant.

Le jeune homme eut un sourire et la prit par la taille sans répondre à sa provocation.

— Tu sais que tu es bien jolie, dans cette robe, chuchota-t-il. Je n’arrêtais pas de te regarder, ce matin, à l’église...

Comme chaque fois qu’ils se retrouvaient dans la grange, depuis le début de l’été, Germain ne tarda pas à se montrer un peu plus insistant. Avec son regard clair et sans malice, il ne cherchait pas à mal, il savait que la jeune fille pouvait décider de dire non à tout moment et il ne s’en offusquait pas lorsque cela se produisait.

Germain n’avait toujours pas compris comment il s’y était pris pour obtenir les faveurs de cette jolie jeune fille – qui plus est, la fille de son maître ! – qu’il avait regardée de loin pendant près d’un an sans lui adresser autre chose qu’un discret : « Bonjour, mademoiselle ! » lorsqu’il la croisait dans l’atelier. Après tout, Victoire n’était pas de ces paysannes peu farouches qu’on rencontrait dans les foires agricoles et qui, en échange de quelques sourires ou d’une petite pièce, faisaient le bonheur des saisonniers. Elle appartenait à une classe de la population qui se prétendait bourgeoise, même si elle n’avait rien de commun avec les riches bourgeois des grandes villes. De plus, elle était éduquée, bien élevée et jalousement surveillée par sa famille. Elle avait fêté ses dix-sept ans peu de temps auparavant et elle affichait en public les manières caractéristiques des demoiselles de son âge : polie, effacée, baissant les yeux devant le regard des hommes et se tenant le plus souvent dans les environs immédiats de sa mère. Elle était le genre de tourterelle qu’on couvait avec soin et qu’on conduisait, vierge et naïve, jusqu’au mariage avantageux qui ferait la fierté de la famille. Le plus surprenant était sans doute que Victoire, au premier

regard, tenait parfaitement son rôle de jeune fille sage. Rien ne laissait soupçonner le tempérament fougueux et l'appétit qui brûlaient en elle et que Germain avait fini par découvrir.

Simon pouvait témoigner, lui aussi, de l'attitude en apparence irréprochable de la jeune fille. Les deux apprentis du maître Boivin, qui passaient ensemble le plus clair de leur temps, ne s'étaient jamais permis le moindre contact avec la fille de leur maître ; celle-ci, en retour, ne leur avait pas accordé d'intérêt particulier. Les apprentis avaient beau être invités le dimanche à la table d'Adémar, ils ne faisaient pas partie de la famille et cette limite était clairement tracée. Les premières fois que Germain avait croisé la fille du maître, elle était généralement concentrée sur un livre ou un ouvrage et elle ne l'avait salué que d'un signe de tête. Il avait fallu du temps pour que le jeune apprenti lui arrache un vrai regard, puis un sourire, puis enfin une réponse intelligible à son salut. Victoire n'avait pas pour habitude de fréquenter les apprentis de son père, mais comme il lui arrivait parfois de traverser l'atelier pour parler au maître ou à Maurice, elle avait fini par s'habituer aux regards insistants de Germain.

Même si rien n'indiquait de prime abord que Victoire trouvait le jeune apprenti à son goût, celui-ci n'avait pourtant pas eu besoin de se démener beaucoup pour la séduire. Un jour qu'il s'était assis en arrière de l'atelier, près de la réserve de bois, et qu'il profitait de son temps libre pour sculpter un petit appeau expérimental à destination du couple de chouettes qui nichaient dans les environs, Victoire s'était approchée de lui. Elle l'avait taquiné sur le son misérable de l'instrument et Germain, vexé, s'était défendu sèchement. Mais le sourire d'excuse de Victoire l'avait bientôt fait changer d'avis. Ils avaient alors échangé quelques mots à propos des appeaux, des chouettes et de la précision des sons – il était si facile de gâter le plus beau morceau de bois lorsqu'on le travaillait mal –, et Germain avait pu constater que Victoire en connaissait plus sur le sujet qu'il ne l'avait soupçonné. C'est avec surprise qu'il avait appris que la jeune fille s'était essayée à la lutherie, à l'époque

où son père tentait encore de former Joseph et que ce dernier enseignait à son tour ce qu'il savait à sa petite sœur.

La discussion n'avait duré que quelques minutes. Comme la mère Boivin apparaissait à la fenêtre, Victoire s'était aussitôt sauvée, mais Germain avait profité de ce premier tête-à-tête pour entretenir avec elle un semblant de familiarité. À sa grande surprise, Victoire y avait répondu favorablement.

Il y avait d'abord eu quelques chastes baisers, volés dans l'encadrement d'une porte ou à l'arrière de l'église, là où personne n'allait jamais, tout juste après le sermon du dimanche. Encouragé par l'attitude paisible de la jeune fille, Germain avait osé lui demander un rendez-vous. Elle avait rougi, légèrement, mais elle avait accepté. C'était même elle qui avait proposé de se retrouver dans cette grange, qu'elle connaissait bien. Et elle était venue.

Elle ne s'était pas trémoussée lorsqu'il avait glissé les mains dans son corsage, elle n'avait pas gloussé nerveusement, ne s'était pas non plus mise en colère. Elle avait seulement rougi un peu plus et s'était raidie, visiblement prise au dépourvu, ne sachant pas comment elle devait se comporter, mais sans essayer de le repousser. Sur le moment, Germain n'avait pas osé en demander plus. Après tout, lui aussi se trouvait dans une position délicate : il préférait ne pas songer à ce qui lui arriverait si Adémar apprenait que son apprenti avait caressé les seins de sa fille... Et Germain, malgré la belle assurance qu'il affichait, n'était pas non plus de ces jeunes coqs qui vantent leurs exploits de séducteurs. Âgé d'à peine vingt ans, il n'avait fréquenté qu'une seule autre jeune fille, avant Victoire, et il avait lui-même un peu perdu ses moyens en sentant sous ses doigts un petit téton tendre. Il n'avait donc pas insisté lorsque la jeune fille avait reboutonné son corsage avant de rentrer chez elle sans un mot.

À la suite de cet épisode, Victoire l'avait évité pendant quelques jours et Germain s'était demandé si ses aventures avec la fille du maître s'en tiendraient là. Mais finalement, ils

s'étaient revus de nouveau, toujours dans la grange. Sentant bien que la jeune fille hésitait encore à franchir le pas, le jeune apprenti avait pris le temps de l'appivoiser un peu. Il s'était vite rendu compte que parler de sculpture ou de musique avec elle était un excellent moyen pour la mettre « dans de bonnes dispositions », et les caresses avaient repris. Germain avait alors appris, par essais et erreurs, à produire un savant dosage d'insistance et de douceur. Un jour, il avait finalement renversé la jeune fille sur le plancher couvert de poussière de paille et l'avait déflorée.

Elle s'était montrée plus patiente que lui, supportant sans rien dire les brusqueries et les maladresses du jeune homme. Même si ce dernier ne savait pas bien ce que pensait exactement sa jeune amie, il avait pris ses timides baisers pour des encouragements.

D'une façon ou d'une autre, elle avait dû être satisfaite, car ils avaient continué à se voir.

Et ils avaient recommencé.



Il la prit debout, contre un des piliers qui soutenaient le toit de bardeaux, avec cette sorte d'urgence qu'ils avaient toujours lorsqu'ils se retrouvaient. Germain aurait préféré coucher la jeune fille dans la paille tiède, là où il dormait encore quelques instants plus tôt en attendant sa venue, mais Victoire ne voulait pas risquer d'abîmer sa robe du dimanche. Adémar n'aurait pas manqué de remarquer un changement dans la mise de sa fille. Germain dut donc se contenter de retrousser ses jupons d'une main et de jouir vite, un peu frustré, sans pouvoir profiter de la chaleur de ce corps auquel il rêvait le jour, dans l'atelier, et plus encore la nuit, lorsqu'il s'étendait sur sa paillasse, bercé par les ronflements de Simon.

Germain ne comprenait pas toujours les exigences de sa jeune amante, mais il s'y pliait sans rechigner. Si elle disait qu'elle

viendrait à un rendez-vous, elle le faisait toujours, à moins qu'elle en soit empêchée au tout dernier moment, comme cela était déjà arrivé une ou deux fois. Mais si elle venait, cela ne signifiait pas toujours qu'elle se donnerait. Elle cherchait parfois seulement à se coller contre lui pour bavarder paisiblement. Elle pouvait aussi se montrer très câline et entreprenante, puis changer d'avis en l'espace d'une minute.

Perplexe, le jeune homme avait renoncé à comprendre le comportement de Victoire. Il prenait ce qu'il pouvait au moment où elle l'offrait, mettant ses sautes d'humeur sur le compte du grand mystère féminin. Déjà très conscient de sa chance, il ne voulait pas en demander trop et risquer peut-être de tout perdre.

Cette fois-ci, Victoire rabaissa donc sa jupe et alla s'asseoir au bord de la plateforme à foin, les pieds dans le vide.

— Qu'est-ce que tu feras, quand tu auras terminé ton apprentissage chez mon père ? demanda-t-elle.

Germain acheva de se reboutonner et vint la rejoindre.

— Pourquoi est-ce que tu veux savoir ça ? Tu es bien curieuse, d'un seul coup.

— Je suis *toujours* curieuse, tu sais bien, répliqua-t-elle avec un brin de moquerie. Mais tu n'as pas répondu.

Le jeune homme prit une seconde pour réfléchir.

— Je serai luthier. Je chercherai quelqu'un avec qui m'associer, ou bien j'ouvrirai mon propre atelier.

— Où ça ?

— Je ne sais pas. À Montréal, je suppose. C'est là qu'il y a le plus de travail.

— Alors tu vas choisir l'endroit où tu t'établiras uniquement en fonction du travail que tu vas y trouver ?

— Eh bien... Ça me semble assez logique. Je n'irai pas ouvrir un atelier dans mon village, ça c'est certain !

— Tu n'as jamais eu envie d'aller découvrir l'Europe ?

— Pour quoi faire ?

— Mais tu n'aurais pas envie de voyager ? De voir autre chose ?

— Je serai déjà heureux si j'ai un jour la chance de voir New York. Alors d'ici à ce que j'aille en Europe...

Germain fronça les sourcils. Il sentait qu'il ne répondait pas ce que la jeune fille aurait aimé entendre.

— Et toi, tu voudrais voyager ? demanda-t-il.

— Moi, j'ai l'impression que le monde sera toujours trop grand et que je n'aurai pas assez d'une vie pour voir et faire tout ce que je voudrais. Si j'étais un garçon, si j'étais libre, je partirais sur un bateau et je ne reviendrais plus jamais...

Elle poussa un soupir.

— Mais je sais déjà que je ne pourrai jamais faire tout ça, parce que je vais devoir me marier.

Germain devint soudain blême. C'était la première fois qu'ils discutaient ensemble de la façon dont ils voyaient leur vie, et jusqu'à présent Victoire ne lui avait pas demandé quelle place il comptait lui laisser dans tout cela. Mais ce mot, dans sa bouche, lui fit peur. Était-ce une façon détournée pour la jeune fille de lui dire qu'il devait la demander en mariage ? Était-ce cela qu'elle attendait de lui maintenant qu'ils avaient fait l'amour plusieurs fois ?

Comme il s'agitait, Victoire tourna la tête vers lui et comprit son trouble. Alors elle éclata de rire et se moqua gentiment.

— Oh, ne fais pas cette tête-là, je n'ai pas l'intention de me marier avec toi !

Le jeune homme devint rouge comme une pivoine.

— Je ne sais pas... Je ne sais jamais ce que tu penses...

— Non, continua Victoire. Je t'aime bien, mais je n'ai pas envie de me marier avec un luthier. J'ai déjà assez de mon père.

Germain était perplexe. Il hésitait entre se sentir soulagé et se vexer du fait que la jeune fille ne veuille pas de lui.

— Alors avec qui veux-tu te marier ?

— Je ne sais pas encore. Avec quelqu'un qui me laissera vivre comme j'en ai envie, en tout cas.

— Et si ton père choisit quelqu'un pour toi ? Ou bien s'il refuse celui que toi tu auras choisi ?

— Je n'ai pas besoin de l'autorisation de mon père !

Dans un mouvement d'humeur, Victoire se leva.

— Je dois rentrer, maintenant, dit-elle.

— Attends ! Ne te mets pas dans des états pareils...

— On se reverra à la maison.

Sans un mot de plus, Victoire descendit l'échelle, puis elle quitta la grange par la porte arrière, laissant Germain seul et confus.



Victoire avait la permission de six heures, et il était encore tôt. Plutôt que de rentrer chez elle – ou de se rendre chez son amie Célia, comme elle l'avait prétendu –, elle préféra profiter de ces rares instants de liberté pour s'installer au bord du fleuve, seule.

La rive était envahie d'arbustes et de hautes herbes parmi lesquels la jeune fille n'eut pas de mal à se ménager un petit espace pour s'asseoir.

Elle songeait à ce qu'elle avait dit à Germain. C'était vrai, elle avait toujours trouvé sa vie à Boucherville beaucoup trop petite et ordinaire à son goût. Sans avoir jamais voyagé, elle avait lu des centaines de livres et rêvé en voyant des illustrations de paysages exotiques. Elle se sentait comme dans une robe trop étriquée ou le vêtement usé d'une sœur ou d'une cousine qu'on lui aurait donné à porter, mais qui n'aurait pas été cousu pour elle. Elle avait d'abord cherché à se conformer à ce qu'on attendait d'elle, mais elle trouvait ce rôle, qui était censé être parfait pour elle, terriblement ennuyeux. Se préoccuper de cuisine, d'enfants, de linge, de tenir une maison et de colporter les ragots des environs, voilà ce qui composait le quotidien des femmes de la ville. Elles semblaient toutes trouver un plaisir particulier à parler entre elles de leurs enfants et de leurs foyers, jour après jour. Victoire, en les écoutant, se demandait toujours ce que cela pouvait bien avoir de si fascinant.

Les jeunes filles de son âge, à qui elle aurait – selon toute logique – dû ressembler, tenaient le même genre de discours. Elles ajoutaient à cela la crainte mêlée de fascination pour ces jeunes garçons qui leur lançaient des coups d'œil obliques à la sortie de l'église ou au croisement d'une rue. Mariage et bonne situation sociale, voilà tout ce qu'elles souhaitaient pour leur avenir.

C'était probablement une des raisons qui faisait que Victoire avait relativement peu d'amis. Elle avait eu plusieurs camarades pendant ses années d'école, mais seule Célia était restée sa confidente année après année. Et encore, elle ne lui disait pas tout. Pour le reste, Victoire ne fréquentait guère que ses frères et ses cousins.

Puisque la jeune fille trouvait les gens de son âge inintéressants, elle s'était plongée dans les livres. C'était là qu'elle trouvait l'espace et la stimulation qui lui faisaient défaut dans sa vie quotidienne. Par les livres, elle accédait à des univers imaginaires qui la faisaient voyager plus loin qu'elle ne saurait jamais aller, mais aussi à des idées qu'on ne lui enseignait pas à l'école. Elle dévorait tout ce qui lui passait sous la main, lisait en

cachette les ouvrages dont on lui disait qu'ils n'étaient pas de son âge et passait ensuite des heures à rêvasser sur les découvertes qu'elle avait faites.

C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour ouvrir son horizon trop étroit.

Assise dans les hautes herbes, cachée par un talus et certaine de n'être pas dérangée, la jeune fille observait les longues îles qui s'étendaient au milieu du fleuve, à peine séparées les unes des autres par quelques bras de rivière, si bien qu'on avait l'impression d'une seule île continue qui longeait le paysage sur près de dix kilomètres. On ne voyait rien de l'autre rive ni du reste du pays, que Victoire n'avait d'ailleurs jamais visité.

Mais Boucherville n'était pas une île. Elle était implantée sur la terre ferme, avec des routes menant vers le sud du pays et ce traversier qui amenait de la grande ville de Montréal quelques riches bourgeois en quête de bon air et de détente. Pourtant, Victoire avait l'impression de vivre dans un univers clos, aussi isolé que si elle avait habité sur une de ces îles allongées dans le fleuve : Grosbois, Charron ou l'île de la Commune. Elle n'était jamais sortie de sa ville natale, pas même pour rendre visite à un parent éloigné. Elle voyait les mêmes visages jour après jour, parcourait des yeux le même paysage, et elle s'entichait d'un apprenti de son père simplement parce qu'il avait la chance d'être né ailleurs, dans une autre partie du pays.

Germain lui avait apporté un nouveau souffle. Elle n'avait jamais envisagé d'entreprendre quoi que ce soit avec lui, jusqu'à ce qu'ils commencent à se parler à l'occasion et qu'elle s'aperçoive que le jeune homme avait une expérience de vie bien différente de la sienne. Parti de chez lui à quatorze ans, il n'y était jamais retourné. Il avait vécu en louant ses bras ici ou là et en s'acoquinant avec des bandes de jeunes esseulés comme lui. Il avait par la suite déniché un emploi un peu plus stable chez un marqueteur, qui lui avait ensuite conseillé de devenir apprenti. Adémar Boivin avait aussitôt reconnu son potentiel et accepté de le prendre chez lui.

Aux yeux de Germain, Boucherville n'était donc qu'une ville de plus parmi celles qu'il avait déjà traversées depuis cinq ans. C'était cela qui avait intrigué, puis attiré Victoire. Elle avait besoin de rêver, de vivre, de voir autre chose que son quotidien monotone, de s'abreuver de nouvelles connaissances apportées par un étranger qui avait vécu autre chose. Le reste était venu tout seul. Germain était assez joli garçon, et Victoire était aventureuse, il n'en fallait pas tellement plus pour que cela se transforme en un été constellé de rendez-vous secrets au fond d'une grange.

Mais voilà que le soleil se faisait moins fort, il était temps de rentrer. La jeune fille se leva.

Le Saint-Laurent, sous ses yeux, continuait sa paisible course vers son estuaire – il n'en était guère qu'au début du voyage. Victoire, elle, n'avait pas de voyage bien excitant à entreprendre, si ce n'était de rentrer chez elle.



*Un jour, je m'en irai d'ici.*

*J'irai voir ce qu'il y a dans les livres. Tous ces paysages, ces animaux bizarres, tous ces peuples qu'on ne connaît pas... Les gens croient tout savoir, ils parlent avec assurance, comme s'ils avaient tout compris de la vie, ils ne sont jamais sortis de leur petite ville. Ils croisent une ou deux personnes un peu plus renommées qu'eux et ça y est, ils sont satisfaits, ils ont l'impression d'être importants. C'est comme ça que réagit papa, d'ailleurs. Toujours à se rengorger parce que monsieur ou madame Untel est passé par son atelier pour lui commander un violon et lui a fait le grand honneur de lui serrer la main... Tant qu'on le considère bien, papa est content.*

*Moi, je m'ennuie. Et tout ce qui m'attend, si je reste ici, c'est de m'ennuyer encore plus... Alors je partirai, c'est certain.*

*Un jour.*